

FEUILLETON DU SAMEDI

## LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

Tomaho le releva.

Puis il aperçut Conception et Blanche qui fuyaient éperdues.

Il courut à elles, les rassura, les ramena, les fit s'asseoir sur le dôme renversé et s'assura qu'elles n'étaient point blessées.

Sentant le sol chanceler, les deux femmes avaient fui avant l'éroulement du dôme, et le *Vieux* les avaient imitées.

—Tomaho ! dit celui-ci, à moi ! et exécutez les ordres.

— Il faut former les compagnies et se mettre en colonne de départ.

Tous deux parcoururent le camp, et leur énergique intervention raffermi les esprits et releva les wagons.

Tomaho, seul, avait déjà dégagé ceux qui étaient pris sous les plus lourds et il avait aussi délivré une vingtaine de ses camarades.

Beaucoup de contusions, peu de blessures sérieuses, trois morts.

C'est par ce faible chiffre de pertes que se soldait la catastrophe pour la caravane.

Les bœufs furent attelés tous remuants, sautants et frissonnants qu'ils fussent : les wagons déchargés furent reorganisés ; on remit des roues de rechange à ceux qui avaient subi des avaries.

Quand le comte parut, tout était en ordre. Les blessés étaient chargés sur le wagon-ambulance.

La caravane était prête à défiler !

Les compagnies alignées, mais au repos, riaient des scènes burlesques qui s'étaient mêlées au tragique événement : mais quand M. de Lincourt, calme comme toujours, dédaignant, souriant, un peu dédaigneux, se montra à cheval, la cravache à la main, lorsque, d'un geste, il désigna les montagnes, lorsqu'il dit :

—Messieurs, comme je vous l'avais promis, les chemins sont ouverts !

Toute la troupe facelama avec enthousiasme.

Jusqu'au pied des crêtes, la troupe courut au galop.

Là un spectacle grandiose s'offrit à sa vue.

Sur un espace de cinq cents mètres, une profonde crevasse, ravin creusé par la mine, était ouverte.

C'était l'image du chaos.

Le pierate de potasse avait agi avec une force comparable aux éruptions du feu souterrain.

Une pente abrupte était pratiquée.

Le comte fit mettre pied à terre à une dizaine d'hommes qui escaladèrent ce chemin hérissé de quartiers de roes et semé de pierres.

Derrière ces éclaireurs, le peloton de cavaliers monta lentement, tourna les obstacles. On atteignit le plateau.

Plus un seul Indien vivant !

Partout des morts !

C'était lugubre !

De tous côtés des cadavres mutilés, défigurés, découpés, écrasés, brûlés, calcinés, à demi ensevelis sous les débris.

M. de Lincourt, toujours impassible, groupa ses cavaliers.

—Vite, dit-il, retranchons-nous.

—L'ennemi pourrait revenir.

Et il fit entasser en cercle pierres sur pierres.

On improvisa un fortin.

Il défendait le sommet de la pente.

Bientôt le colonel parut avec une compagnie d'avant-garde et les pionniers qui se mirent à l'œuvre.

Un grand retranchement assura le débouché sur les plateaux.

Alors les pionniers redescendirent la pente pour y tracer un chemin, qui en moins de deux heures fut terminé.

Avant midi, toute la caravane, wagons et canons compris, campait sur les crêtes.

Des éclaireurs, envoyés de tous côtés, annoncèrent que l'on n'avait aperçu aucun vestige d'Indiens survivants.

Le comte, alors, avec une compagnie et les cavaliers, fit le tour des crêtes et il vit quels ravages effroyables la mine avait faits.

La plus modérée des évaluations portait à plus d'un millier le nombre des victimes.

Le géant était commandé pour faire une ronde dans la nuit.

A la dernière grand'garde il trouva le colonel.

—Mon cher Cacique, lui dit celui-ci, nous avons eu cette idée, qu'à deux mille pas d'ici, sur la rivière qui court vers le sud, les Apaches doivent détacher des bandes qui descendent ou qui remontent le fleuve.

— Nous avons établi une forte embuscade au-dessous.

— Si une troupe descend, ou si elle remonte, il faut qu'elle s'arrête en aval ou en amont de la cascade.

— Notre embuscade, bien cachée, fortement retranchée, tient le cours de la rivière à l'abri de rochers imprenables.

— Nous espérons surprendre ainsi des postes indiens.

— Si ces partis sont très forts, notre embuscade, qui a deux canons, tirera un signal d'alarme.

— Nous irons à son secours.

— Avez-vous compris Cacique ?

—Oui, colonel, dit Tomaho en grattant ses plumes.

C'était un signe certain d'embarras et le géant était en effet inquiet de savoir pourquoi le colonel lui disait tout cela.

—Qu'avez-vous, Tomaho ? demanda M. d'Éragny.

—Je ne vois pas bien, fit le géant, pour quel motif vous me parlez de cette embuscade, colonel.

—Mais, Tomaho, c'est afin que vous n'alliez pas, en faisant votre ronde, donner au milieu de nos gens.

Tomaho se mit à rire :

—Colonel, dit-il, un guerrier comme moi ne serait pas assez sot pour ne pas s'apercevoir qu'une troupe est embusquée quelque part.

—Cependant, Cacique, la nuit...

—Un Indien voit les pistes la nuit aussi bien que le jour.

Ainsi, Tomaho, à votre avis, les Apaches ne tomberont pas dans le piège que je leur ai tendu ?

— Ils l'éventeront.

—C'est certain.

— Une embuscade d'hommes blancs ne prend jamais les hommes rouges.

— Ceux-ci sont trop fins et ils lisent trop bien le livre du désert.

— Est-ce que jamais un Indien avance sans avoir étudié les pistes ?

— Je suis sûr qu'aucun trappeur n'a conseillé cette embuscade au colonel et qu'aucun trappeur n'en fait partie.

—C'était vrai.

Le colonel avait envoyé là une section formée par des émigrants de ceux qu'il avait engagés lui-même.

Ce fut à son tour de se gratter l'oreille et de paraître embarrassé.

M. d'Éragny n'était pas envieux : il ne jalousait pas le comte de Lincourt ; il ne cherchait point à se couvrir, lui, d'Éragny, de gloire et d'honneur.

Et pourtant il était dévoré du désir de remporter un succès.

Il voulait se montrer capable, lui aussi.

Et voilà que Tomaho lui prouvait bonnement que son piège était fait de ficelles grossières et ne réussirait pas.

Tomaho, sans malice, eut rendu un service au colonel en lui disant :

—Si vous voulez, je dirai à l'embuscade de se retirer.

— Elle rejoindra le camp.

—Non pas ! dit le colonel froissé.

— Cette embuscade éventée par vos damnés Peaux-Rouges n'en coupera pas moins le cours de la rivière.

Et M. d'Éragny, enchanté d'avoir trouvé cette belle raison pour justifier son idée, se frisa la moustache.

Mais Tomaho fit observer avec un grand sang-froid :

—Le cours de la rivière est tout intercepté par la cascade.

Sur ce, Tomaho s'en alla majestueusement et méprisant fort le colonel.

Celui-ci machonnait son cigare avec une colère mal contenue.

—Quels soldats ! dit-il.

— Pas de discipline !

— Commandez donc quelque chose de sérieux à ces gens-là !

Il sacrait, jurait ; mais il était très inquiet au fond.

Malgré l'orgueil de métier, les arguments du Cacique l'avaient frappé, et une voix intérieure lui criait que Tomaho avait raison.

Mais l'amour-propre l'emporta.

Il ne fit point rappeler cette embuscade.

Tomaho l'enfonça dans la prairie.

Le colonel vit pendant quelque temps la haute silhouette du colosse se dresser dans l'ombre ; tout à coup elle disparut.

M. d'Éragny cependant résolut de se rendre à l'embuscade.

Malgré lui, il éprouvait une anxiété contre laquelle il luttait en vain.

Il pensa qu'en cas d'attaque, lui présent, l'embuscade ne pouvait être forcée par les Indiens.

Il résolut d'aller en prendre le commandement.

—Une escouade pour m'accompagner ! demanda-t-il à un sous-lieutenant.

— Donnez-moi de mes hommes à moi !

L'officier obéit.

M. d'Éragny avec une douzaine de ses émigrants, bien armés, quitta le camp et s'enfonça dans la prairie, quand Sans-Nez parut soudain.

—Colonel, dit-il résolument, vous m'avez pris une section que vous avez envoyée je ne sais où avec deux canons.

— Voilà que vous me prenez une escouade pour vous en aller quelque part encore.

— Ma compagnie se trouve très-affaiblie et réduite à rien.

C'est en effet dans la campagne de Sans-Nez que M. d'Éragny avait pris la section d'embuscade et l'escouade d'escorte.

—Capitaine, dit sévèrement M. d'Éragny vous prenez un ton d'autorité que je ne saurais supporter.

—Et vous faites des choses insensées, colonel, c'est moi qui vous le dit, moi Sans-Nez, qui sans me vanter connaît la guerre indienne.

— A mille pas d'ici, vous et vos dix hommes serez enlevés.

—Il faudrait pour cela une centaine d'In-